

tout cas, le sentiment public était pour les insurgés, et l'échec de Si-Chérif compliqua d'autant plus la situation qu'une partie de ses contingents, sous le commandement de son compétiteur, nommé Telli, que nous retrouverons plus tard, fit défection et se joignit aux Larbâ.

Tout cela ne me regardait pas directement. Les tribus battues dépendaient directement de Médéah, et les populations de mon cercle ne m'inspiraient aucune inquiétude, à condition cependant qu'on mît bientôt le pied sur le tison insurrectionnel. Voilà pourquoi je pressais de toutes mes forces l'arrivée de mon escadron. Avant même son départ de Blidah, une première difficulté fut tranchée par le Gouverneur général, qui en modifia le recrutement, en décidant que tous les cavaliers qui demanderaient à ne pas quitter Blidah seraient congédiés par anticipation. En effet, ces cavaliers, pour la plupart, gens des villes, auraient été dépaysés dans leur nouveau rôle, et ils allaient être remplacés très avantageusement par de beaux et bons Arabes des tribus voisines de Boghar, bien équipés, bien montés, et connaissant admirablement le pays dans lequel ils allaient évoluer. Il fut décidé, enfin, que les rations de fourrages seraient payées en argent à tout le monde, chacun devant assurer à ses risques et périls la nourriture de son cheval.

Tout étant prêt, l'escadron conduit par mon capitaine en second arriva vers la fin de février, et je le reçus avec une joie intense. Si jamais une troupe de cavalerie avait eu besoin de son cadre complet d'officiers, c'était bien celle-là, qui allait être reconstituée et adaptée à un rôle tout nouveau. Or, le colonel retint à Blidah, comme adjudant-major, mon lieutenant en premier, M. de Romans, à qui le voyage déplaisait. De sorte que, pour commander à quelques ouvriers du peloton hors rang, il restait à Blidah un colonel, un

lieutenant-colonel, trois chefs d'escadrons, un major, trois adjudants-majors et un capitaine d'état-major. Je rapporte ce détail parce qu'il montre combien sont rares ceux qui placent le bien général avant leurs intérêts particuliers.

Cependant la situation empirait dans le Sud, l'agitation gagnait de proche en proche, et, au mois de mars, le Gouverneur général envoyait le général de Ladmirault à Laghouat, avec une colonne expéditionnaire de cinq bataillons d'infanterie, de quatre escadrons et d'une batterie de montagne. Le général de Ladmirault me demanda; le gouverneur général me refusa, ne voulant pas me distraire de l'installation de ma smala. Et, après un séjour de vingt-quatre heures au-dessous de Boghar, la colonne du Sud, qui avait complété ses approvisionnements, fila sur Laghouat. Là, on n'était plus qu'à une dizaine de lieues de ce qu'on considérait encore comme nos colonnes d'Hercole.

Le général de Ladmirault, qui sentait combien il était impossible d'aller chercher Ben-Nacer au fond du pays des M'zab, essaya de l'amadouer par de bonnes paroles. Il lui écrivit qu'il n'y avait au fond de tout cela qu'un malentendu, que le Gouverneur général l'aimait beaucoup; que s'il voulait revenir, tout serait oublié. Ben-Nacer-ben-Chorâ répondit à ces premières ouvertures qu'il n'était pas responsable des événements qui s'étaient produits, qu'on l'avait humilié, qu'on avait méprisé ses plaintes, qu'on avait tout fait pour le pousser à bout. Bientôt, il s'établit une correspondance régulière entre le général de Ladmirault, campé sous les murs de Laghouat, et le rusé chef, retiré près de Ouargla. « Reviens! disait le général. — Je ne puis pas revenir, répondait Ben-Chorâ, pour être placé sous l'autorité de Ben-Salem. »

Et les estafettes se succédaient, emportant toujours



de nouvelles concessions du général et de nouvelles exigences du bach-agma.

— Reviens, et tu seras indépendant; tu ne dépendras plus que de moi.

— Je vous connais; si je reviens et que mon beau-père soit encore khaliffa de Laghouat, vous me remettrez sous son autorité.

— Reviens! Tes craintes sont chimériques. Ben-Salem n'est plus khaliffa de Laghouat.

— Ce n'est pas suffisant. Tant qu'il sera à Laghouat, je n'aurai pas confiance.

— Reviens! te dis-je. Nous sommes des gens loyaux. Ben-Salem va être interné dans une ville du Tell.

Peu à peu, ce bon gendre aurait fini par demander les oreilles, puis la tête de son beau-père.

Malheureusement, pendant que le général écrivait, ses trois mille hommes et ses six cents chevaux mangeaient; de sorte qu'au plus fort de ses négociations, il fut forcé de réclamer un convoi de ravitaillement de trente jours de vivres, et c'est moi qui fus chargé de former ce convoi et de le conduire.

C'était la première fois qu'une pareille mission m'incombait, et elle n'était pas précisément facile. Il s'agissait d'abord de réquisitionner, dans les tribus du cercle, dix-huit cents chameaux, en répartissant sur toutes cette lourde corvée et en luttant contre les lenteurs et les ruses des Arabes mécontents. Il fallait ensuite réunir le chargement, égaliser les charges, faire venir toutes les bêtes de somme par petits paquets, sans perdre de temps et en évitant tout encombrement, rendre chaque chef de groupe responsable de ce qu'il emportait, puis redoubler de surveillance et de précaution, pour empêcher les Arabes de manger le convoi, car les chameliers arrivaient sans provisions, et comptaient bien prendre sur leurs chameaux de quoi vivre,

pendant les soixante-dix lieues de route; ce qui eût singulièrement allégé le convoi, au grand plaisir des chameaux, mais au grand déplaisir des camarades de Laghouat. Je me rappelai le précepte de mon vénéré chef, le général de Martimprey : Ne pas se rebuter devant un ordre, mais en chercher tout d'abord les moyens d'exécution, et je m'en tirai assez bien.

J'avais, pour escorter le convoi, les cent spahis de mon escadron, nouvelles recrues pour la plupart, mais bien encadrés, et deux cents cavaliers des tribus, commandés par des chefs intelligents et obéissants. C'eût été insuffisant pour défendre dix-huit cents dromadaires parmi lesquels il était déjà difficile de maintenir l'ordre. Mais je n'avais pas grand'chose à redouter, car j'étais couvert par la colonne de Laghouat. Nous marchions très rapidement, sur un front d'une immense étendue, avec les cavaliers des goums lancés très loin en avant, pour éclairer la route. On arrivait d'aussi bonne heure que possible à l'étape, afin d'avoir le temps d'envoyer les chameaux aux pâturages. Quant à leurs conducteurs, ils ne vivaient guère que du produit de leur chasse. Devant le convoi, se levaient en grand nombre les lièvres qui pullulent dans le pays. Il était rare que les chameliers ne les atteignissent pas avec leur bâton qu'ils lancent d'une main extraordinairement adroite. Ce même bâton servait encore aux chasseurs, lorsque le lièvre était tombé, à se caresser les côtes pour savoir à qui le gibier appartenait.

L'arrivée d'un convoi au milieu d'une colonne expéditionnaire est une fête, car c'est l'abondance qui succède à la disette et aux privations; c'est la distraction venant remplacer l'ennui. J'apportais du pain frais, du vin, de l'eau-de-vie, des journaux, des lettres de France à des gens séparés du reste du monde, réduits à manger du biscuit et à boire de l'eau, et je fus reçu avec des acclamations. D'ailleurs, j'arrivais à l'heure



dite, et sans avoir perdu un gramme de mes approvisionnements en route.

Il faut croire que le général prenait goût aux ravitaillements, car j'étais à peine arrivé qu'il m'appela pour demander une seconde tournée. « Mes négociations sont en bonne voie, dit-il, mais il me faut encore au moins un mois de répit. Rendez-vous chez le Gouverneur et demandez-lui l'autorisation de ramener un second convoi pareil à celui-ci. »

J'étais convaincu que le bon général s'illusionnait, et que Ben-Nacer voulait tout bonnement gagner, sans coup férir, la saison où il savait que nous ne pourrions plus garder de troupes à Laghouat. Mais je n'avais qu'à m'incliner et à gagner Alger; c'est ce que je fis.

Le Gouverneur général, quand il me reçut, était en grande conférence avec Si-Djoudi, chef de la confédération des Zaouas, le plus important des groupes kabyles, et il m'avait fait entrer, espérant en avoir bientôt fini avec cet Arabe. Mais le Kabyle ajoute à la finesse de sa race la ruse de nos paysans normands, et avec lui on n'en a jamais fini. Si-Djoudi tint donc deux heures le Gouverneur, pendant que je réfléchissais au piquant de cette situation : le général tiraillé entre les affaires de la Kabylie, qui est aux portes d'Alger, et les troubles de l'extrême Sud.

Quand le Kabyle fut parti, le Gouverneur était énervé, et brusquement il me répondit : « Le général de Ladmirault reconnaît que les insurgés échappent à toute action militaire, et ne compte que sur la diplomatie. Eh bien, alors, qu'il rentre; on n'a pas besoin d'être à Laghouat, avec trois mille hommes, pour écrire des lettres. »

Il finit pourtant par se laisser toucher et par autoriser un convoi de trente jours de vivres. Puis, changeant de conversation, il me dit vivement : « Eh bien ! et votre escadron, qu'en faites-vous ? Comment vos hommes sont-ils établis ? »

— Sous la tente.

— Et les chevaux ?

— A la corde, en plein air. Seulement quand la mauvaise saison viendra, il sera nécessaire de faire quelque chose pour eux. »

Et je lui expliquai qu'avec les bois que nous fournirait la forêt des Ouled-Antar, on pourrait établir des abris rustiques pour les bêtes. Il n'y aurait que la main-d'œuvre à payer; elle ne coûterait pas grand-chose. Avec douze ou quinze cents francs, on pourrait s'en tirer.

— Et où voulez-vous que je les prenne, vos quinze cents francs ? s'écria le Gouverneur, dans ma poche ? Ces jeunes gens, ça ne doute de rien ! Vous n'avez eu de cesse que votre escadron fût arrivé; et maintenant vous ne savez plus où le loger. Tirez-vous de là comme vous pourrez. — Et il partit.

J'en fis autant, bien résolu à ne plus rien demander. Et j'allai organiser mon second convoi. Seulement bientôt, on m'apporta une dépêche du Gouverneur qui réduisait les vivres de moitié et n'accordait, par conséquent, que quinze nouveaux jours au général de Ladmirault. Le rassemblement et la mise en marche n'offrirent rien de saillant, si ce n'est quelques difficultés au passage du Nhar-Ouassel, grossi par les pluies et dont les berges glissantes firent chavirer mes chameaux les uns sur les autres.

A Guelt-el-Stehl, à trois étapes de Boghar, je fus rejoint par un cavalier, m'apportant une lettre du général de Ladmirault qui m'invitait d'urgence à lui amener, à marches forcées, mes deux cents meilleurs chameaux, parce que, disait-il, il n'avait plus de vivres que pour trois jours. Le reste du convoi suivrait sous les ordres du chef du bureau arabe, et sous l'escorte de la cavalerie indigène; ce qui fut fait.

Aujourd'hui, on se rend à Laghouat par une route



directe qui, de Guelt-el-Stehl, passe par le Rocher de sel et Sidi-Macklouf. Mais alors, la route fréquentée était celle des Ksour, qui, inclinant vers l'ouest, allait de Taguine à Cherff, longeait le pied du Djebel-Amour, revenait à l'est, en suivant la vallée de l'Oued-Mzi, et tournait brusquement au sud, par l'échancrure que la rivière s'est ouverte, en faisant tomber partiellement la paroi de roches dénudées qui formait jadis un des côtés de la vallée. C'est à peu près à sa sortie des rochers, et avant d'aller se perdre dans les sables, pour en ressortir beaucoup plus loin sous le nom d'Oued-Djedi, que l'Oued-Mzi arrose et féconde les vastes jardins, plantés d'environ vingt mille palmiers et d'une infinité d'arbres fruitiers, qui forment l'oasis de Laghouat, la plus importante de cette partie du Sud algérien, moins encore par ses produits que par sa situation politique et commerciale dans le voisinage du Mzab, et sur la grande route des caravanes. Le camp du général de Ladmirault était au débouché des rochers, à côté du grossier barrage qui retient les eaux pour l'arrosage de l'oasis. J'y ramenai, pour quelques jours, un semblant d'abondance.

Le lendemain de mon arrivée, vers dix heures du soir, nous fûmes, le lieutenant-colonel de La Pérouse, de mon régiment, qui commandait toute la cavalerie, et moi, brusquement convoqués chez le général, qui nous dit : « Je suis très inquiet. On m'annonce comme certain qu'un gros parti de cavalerie insurgée est venu s'interposer entre le camp et le convoi que nous attendons demain matin et qui, dans ce cas, court le risque d'être enlevé, ce qui nous mettrait dans un embarras sérieux, puisque nous n'avons plus pour vivre que ce que le capitaine nous a apporté, c'est-à-dire de quoi manger pendant deux ou trois jours. »

Cette nouvelle me laissa incrédule. Mes réquisitions avaient été faciles. Je venais de traverser un pays pro-

fondément tranquille et n'offrant point ces symptômes ordinaires d'une insurrection prochaine, qui sont la disparition d'une partie des Arabes et les bravades de l'autre partie. Enfin, l'officier à qui j'avais remis le commandement du convoi venait de me faire tenir une lettre, par deux cavaliers des Ouled-Chaïb, m'annonçant que tout allait bien et qu'il arriverait le lendemain. Je ne parvins pourtant pas à rassurer le général : « Ces gens du Sud, nous dit-il, se transportent sur leurs méharis à des distances énormes, avec une rapidité inconcevable. Ils précèdent presque toujours la nouvelle de leur arrivée. Dans tous les cas, que toute la cavalerie monte à cheval avec l'escadron de du Barail, comme avant-garde ; allez au-devant du convoi et protégez-le. »

Bien que je ne partageasse point ces inquiétudes, je les comprenais, car l'existence de trois mille hommes et de six cents chevaux, confiés au général et aventurés à soixante-dix lieues de tout centre, dépendait exclusivement de l'arrivée du convoi. On sonna le boute-selle, et je partis en avant avec le colonel, tout en m'efforçant de lui faire partager ma confiance.

A peine entrés dans la vallée de l'Oued-Mzi, nous aperçûmes, dans le lointain, des feux de bivouac, qui semblaient allumés à un lieu d'étape ordinaire appelé Reichag, et situé à dix lieues de Laghouat. Le colonel me les fit remarquer et me demanda s'ils ne modifiaient pas mon opinion. — Au contraire, répondis-je. Si c'était l'ennemi, il ne commettrait pas la bêtise de nous signaler ainsi sa présence. Ce doit être le convoi qui aura forcé sa marche pour arriver jusqu'ici. Le colonel ne paraissant pas convaincu, je finis par lui dire : — Je suis tellement persuadé que c'est le convoi que, si vous le voulez, je vais aller moi-même le reconnaître.

— C'est cela, répondit-il aussitôt. Allez voir ce que c'est.



Ma proposition était stupide ; car une reconnaissance individuelle à cette distance ne signifiait rien. Si les feux aperçus étaient ceux de l'ennemi, j'allais être enlevé, sans avoir la consolation de laisser derrière moi un mot historique, puisqu'il n'y aurait eu personne pour le recueillir. Si c'était le convoi, il était inutile que j'allasse tout seul au-devant de lui. Il était bien plus simple de continuer à cheminer tous ensemble, en nous couvrant d'un peloton de spahis, pour éclairer la route. Tout en faisant cette réflexion, j'avais déjà filé, prenant pour guides les deux cavaliers des Ouled-Chaïb qui m'avaient apporté la lettre, et pour compagnons deux de mes meilleurs sous-officiers : Mohammed-el-Isry et Aïssa-bel-Arby. Au bout d'une demi-heure, nous étions à peu près à égale distance de la colonne et des feux, lorsque mes deux guides font demi-tour et partent à fond de train. En même temps, mes deux sous-officiers arrêtent brusquement mon cheval, en me disant ce simple mot : Écoute ! Je prêtai l'oreille et j'entendis le bruit d'une troupe de cavalerie qui arrivait rapidement sur nous. J'eus un petit frisson, car, après tout, ce pouvait bien être l'ennemi, et, dans ce cas, non seulement je m'étais grossièrement trompé, mais j'allais cruellement expier mon erreur en me jetant dans la gueule du loup. J'avais bien envie de m'en aller. Oui, mais quelles gorges chaudes n'aurait-on pas faites sur moi, si ce n'avait pas été l'ennemi et si j'avais pris la fuite devant mon propre convoi ? Au reste, je n'eus pas le temps de faire de nombreuses réflexions, car presque aussitôt je me sentis entouré de cavaliers. Dans cette nuit sombre, il faut, pour se reconnaître, se toucher ou s'entendre. J'entendis auprès de moi quelques mots prononcés en arabe, mais avec une intonation française qui ne me laissait plus de doute ; c'était le convoi. Sans demander d'autres explications, je repartis à fond de train, pour avertir le colonel, qui, majestueu-

sément, me répondit : Je m'en doutais, et trouva la chose la plus naturelle du monde.

La fausse nouvelle que le général de Ladmirault avait reçue courait, en effet, le pays. Elle était même venue aux oreilles du commandant du convoi, qui avait fait hâte pour nous rejoindre et qui avait pris la très prudente précaution, usitée en pareil cas, de laisser, en quittant le bivouac de Reichag, ses feux allumés afin de tromper un ennemi possible. Le général de Ladmirault resta encore quelque temps à parlementer avec Ben-Nacer, qui ne revint pas ; quant à moi, je rentrai à Boghar, pour m'occuper de l'installation de mon escadron. J'y reviens avec complaisance, parce que l'idée des smalas m'appartient, parce qu'elle fut appliquée là pour la première fois, parce qu'elle prit ensuite une assez grande extension, parce qu'elle a rendu, en somme, des services, et parce qu'elle en aurait rendu de plus considérables encore si on n'y avait pas renoncé, avant qu'elle eût porté tous ses fruits.